

Finis ta phrase avant qu'a fasse trop de dégâts

Bianca Côté

Number 28, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15305ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté, B. (1986). Finis ta phrase avant qu'a fasse trop de dégâts. *Moebius*, (28), 25–32.

BIANCA COTÉ

Finis ta phrase avant qu'a fasse trop de dégâts

Elle dit qu'on devrait pas écrire parce que pendant ce temps-là on pense pas et que tout est dans les idées. Elle dit que rien faire ça se peut pas puisqu'on est toujours après penser à ce qu'on va faire après avoir rien fait. Ça tombe bien parce que là j'avance à rien et que... mais puisque ce n'est qu'une impression. Elle dit que c'est pas vrai qu'on parle pour rien dire. On parle pour ne pas dire. Elle dit malgré ce que je viens de te *dire écris pareil écris jusqu'à quand tu vas être bien* dans ta page. Faut changer de décor sans chercher à savoir si ça change sa mort. Elle dit qu'y faut pas chercher puisque le vrai vrai du vrai est disparu depuis le commencement des jeux de pouvoir ou de séduction c'est selon et que depuis le commencement nous y sommes. Elle dit que si elle avait à refaire la rue de la promenade, elle la laisserait de même. Faudrait peut-être y ajouter de vrais visages et de vrais sourires.

C'est un immense blanc de la rue de la promenade. J'avance dans ce blanc comme si le temps n'existait pas. Je suis le temps et je me regarde m'échapper de moi... Bien sûr que je me traite d'égoцентриque! Je. Je lis de tout petits mots gris en déchirant un croissant. Je marche avec quelqu'un en me prenant pour une autre. Je bois mon image dans de la glace entourée de rouge. Je vois rouge. Je déprime fort fort. C'est enfantin la déprime, narcissique. On repense à notre vie, à toutes les soirées qu'on a perdues et à celles qu'on est en train de perdre sur cette rue reine des regards obliques. Je n'ai jamais aimé les reines. Elles choisissent leurs sujets. Moi celle qui a l'air malade, moi t'es enco-

re plus folle que je pensais, moi quêteuse de désirs, moi elle m'a choisie, moi je. Je suis le temps. J'avance dans le blanc. Ça m'enveloppe, ça me protège. V'là le cortège de visages sans suite. Je passe de l'un à l'autre, je ne déprime pas. Je garde ça pour chez moi et encore... Je pense au blanc, à qui j'étais dans le temps et ça me rassure. Un peu moins peureuse, un peu plus baveuse... je passe à travers. J'ai même passé le stade vaguement honorifique de la dépression. J'évolue. Je suis maintenant capable de pleurer, d'être moi-même quand on me pousse à bout, de me haïr avec plus d'intensité qu'auparavant... Je vais encore plus souvent dans ce blanc, je me permets de grossir, de séduire, de rajeunir. Je suis ouverte. C'est ça que je me dis quand je me regarde shaker des poignets sur mon p'tit tabouret, quand les heures creuses ne passent pas, quand je souris en pièces détachables pour ne pas crier.

Raturer l'azur. Elle dit que le vide c'est primordial, qu'il faut se concentrer dessus, que c'est écoeuramment puissant l'inconscient. Ça peut faire un brouillon des temps meilleurs. Ça... si ça passe par mes trippes, ça passe maudiquement vite! Je circule dans ma folie anachronique. Je deviens hystérique, j'ai pas l'asphalte soumis ni l'emballage turquoise. Y'a que les galeries d'art pour vouloir à tout prix s'arranger le portrait. T'aimerais pas ça avoir ta face partout comme le colonel Sanders?

La sangsue colle aux idées toutes faites. Je me sens traquée par les côtés. Au beau milieu de la désolance, la peau délire. Le commérage se fait à voix basse. On n'y entend pas le coeur battre. Ça me fait penser à une histoire tellement belle qu'on l'aurait recouverte de boue. You know the big big guy who writes novels? I want to make love with him. Is it possible? Il était une fois un ancien grand garçon qui collectionnait les crises d'identité. On lui avait toujours dit que ses désirs étaient assurés contre le lock-out. Il l'avait toujours cru. Pas de prise d'identité. Un peu maladroit mais tout de même sûr de lui, il essaya de réveiller la divine marquise de la réalité bête et banale. Il fit comme dans les romans à bleu de méthylène pour jeunes fauves en quête d'idylles. Ça n'a pas marché. Notre marquis de Sade conclut que la divine marquise de la réalité bête et banale n'était pas une vraie marquise. L'ancien grand garçon fabrique des morts... même si ses fusils ne sont pas chargés.

Le lavage de cerveau à chaque Noël, les fruits du travail de l'homme garrochés sur une nappe qu'on s'évertue à garder blanche. Chanceuse pas besoin de travailler de se lever mais le p'tit déjeuner mais la cravate à repasser. Dites, vous trouvez pas que les ajustements de cravates ont déjà pas mal duré? Y serait peut-être temps de les enlever... On est si bien le coeur dégagé! Aller au bout de soi-même et y rester. Non pas que je suis pour ou contre les femmes. Je suis avec. Vous êtes deux alors? Si vous voulez bien me suivre. Vous êtes seule? De l'autre côté. Jamais moyen de se sentir deux en étant une! Pourtant, me sentir seule en étant deux m'arrive très souvent. Un apéritif? Je prendrais plutôt un impératif. Lequel? L'impératif d'être? La chair en attente, le coeur en guenille. Le réel maladif à la veille d'être leucémique, le réel de seconde nature de nature usagée... Le prisme arrogant de la jouissance n'arrête pas de me fixer. Tenter de faire surface. Il faudrait pourtant et pourtant rien ne bouge ni ne s'altère. Nature complètement maganée. Se démaquiller pour un amaretto. Enlever le beige. Tout faire pour la tendresse. Refuser le neutre. Vouloir toucher aux couleurs natales. La survie nécessaire pousse la rebelle vers l'intérieur. La leucémie s'excuse de sa présence. Moi, je m'excuse de mon absence de moi. Je le sais que c'est impératif d'être. Mais être qui? Blizzard direction nord et on se fait femme pour arrondir le temps. On se fait même ruelle en quête de mots usagés. L'errance en vélocipède tellement lente à supporter. Ecrire avec ses os, ses... so what? Je le sais j'oublie les flashes je devrais toujours écrire pallier à la mémoire pallier je te vois venir tu vas encore me dire que j'écris avec les mots des autres. Les mots des autres sont toujours mieux que je me dis.

Noeud de colère pour cracher ce que je n'ai pas sur le coeur. Caisse de bière dans le matin. Partir vers ta peau. Tout ça parce que j'aime bien la façon que t'as de bouger ton p'tit orteil gauche. T'as l'air d'y mettre le plus que tu peux de toi-même, c'est presque de la dévotion... moi qui me croyais partie pour une orgie. Nos fantasmes ne se sont pas rencontrés. Tu m'as confisqué jusqu'à leurs souvenirs. Tu te réfugies dans les tiens à la moindre alerte d'écorchure. Tes peurs frôlent mes blessures.

J'sus toute barbouillée. Tu s'rais mieux de t'checker : l'écume des culs mal caressés pourrait revenir dans la face des ours mal léchés. Les princes s'ront pu aussi charmants. Caisse de bière dans le matin. Et tu voudrais que j'te fasse des beaux dessins comme des points à relier, comme quand nous avons plein de cahiers. Et tu voudrais... j'essaye de faire du sirop d'érable pis j'peux même pas ouvrir ta sève! T'es pas assez pur. Ça fait que laisse faire les dessins, l'orgasme pis l'ovation de ton standing... Bave-moé pu.

On ne dit pas est-ce que je peux. On dit est-ce que je pourrais? C'est plus poli. Il faut être poli. J'ai brûlé une à une les pages du manuel de bienséance et j'ai installé au-dessus du foyer une chaussette blanche et turquoise. J'y dépose mes envies chaque soir, juste avant de ne pas dormir. Au matin, je les déplie, en fais la lecture à voix haute et mange mon oeuf à la coque en essayant de cocher mentalement celles qui me tiennent le plus à coeur. Je peux alors partir travailler et sourire à tous ces consommateurs de rouleaux impériaux en me disant que moi je suis bien plus chanceuse qu'eux... j'ai des désirs impériaux! Bien sûr, je n'y crois pas. Je ne suis pas naïve. J'aimerais tellement ça l'être mais la chaussette blanche et turquoise n'accepte que les désirs raisonnables. Le manuel de bienséance répand ses cendres un peu partout... Des désirs raisonnables! Quel leurre! Tout désir est en soi irraisonnable. Je n'y peux rien, je peux juste lire à voix haute en espérant que l'homme à l'autre chaussette blanche et turquoise vienne cocher avec moi les plaisirs qu'on se fait au corps. Ce conte pour enfants restés grands connaît une fin bien triste petit consommateur de rouleaux impériaux. L'homme a échappé sa chaussette dans un chaudron au cours d'une épluchette de blé d'inde et la chaussette a pris au fond. Je n'ai pas pu reconnaître l'homme à l'autre chaussette mais ça n'a pas d'importance mon cher petit consommateur de rouleaux impériaux puisque la fin de ce conte était contenue dans le manuel de bienséance et que celui-ci, il serait temps que tu le saches, est brûlé depuis le commencement des désirs...

J'hallucine comme dans un conte des mille et un hasards. Le souvenir persiste et allonge la vie sans sens aucun. A chaque passé de plus, j'astique la pierre tom-

bale de mes plaisirs clos. Plus j'astique, plus je perds mes couleurs natales. J'ai presque l'air normale. Bientôt, je laverai les carreaux de la salle de bain sans en oublier un. Pas une seule trace de doigt. J'vas pouvoir mériter ma paresse, sélectionner mes émotions préférées à distance, confortablement assise dans mon coeur dernier cri... Pourtant, l'accablement. Le souvenir me dérange parce que je m'y vouvoie et n'y reconnais pas ma voix. Se dire pas trop, juste ce qu'il faut. Non la vie c'est pas du roman, c'est un essai, un beau grand cercle. Toujours ça revient au même, au manque. Voyage en été, session de cri primal en hiver et cours de tricot entre les deux pour réchauffer mon cri. Je vous en veux tous de m'avoir façonnée de façon à ce que je n'en veuille qu'à moi-même. Je vous en veux tous, oui, tous mes moi...

Elle dit que tout ça c'est des clichés juste moins patchés. Ça paraît bien dans les conversations de dire qu'on a des tendances à la schizophrénie pis qu'on s'en sort. Elle dit que c'est pas vrai que je m'en suis sortie. Je fais juste jouer à la fille qui a peur de rien pis qui est prête à en baver. Elle dit que je joue mais que j'ai pas l'air de m'amuser ben gros. J'y dis de sa fermer, qu'à me donne de l'inspiration mise en conserve. Elle continue pareil faut pas avoir peur des mots. J'y rétorque qu'à l'a pas de conscience. Elle dit ce que t'appelle conscience moi j'appelle ça prudence malade peur de se tromper peur de se livrer de se délivrer... J'y dis qu'à m'énerve. Elle dit on veut juste rêver alors se laisser bercer se laisser oublier les p'tites misères passent tout droit dans les grands parterres. On marchande le rêve mais on proteste pas trop c'est ça?

Elle dit qu'y faut rien rejeter, pas même les racontars. Elle parle encore du vide. Elle dit qu'y faut le violer. J'y dis s'en réjouir peut-être? Il est d'oublier les choses à faire. Renoncer ne nuit pas. Baisser la tête, si. Elle dit que quand 'était p'tite a voulait fesser sur tout le monde, qu'a battait son père pis qu'a voulait pas qu'on se mêle de ses affaires. Elle dit qu'a l'a changé mais qu'elle ira jamais tendre les verres d'eau de la soumission, qu'on la verra jamais couler à pic sous les taquineeries des hommes de bonne volonté. Elle dit y'a pas assez de verbe aimer là-dedans plutôt crever plutôt rêver...

L'une pensait le jour en attente, l'autre disait des nuits immédiates. L'une entendait exclusion, l'autre salivait à l'idée de vivre sa vie. Qui risque de rater sa mise? Sentir venir l'arrogance d'une tortue sans carapace. Sentir partir cette image de lui encadrée dans des normes choisies. Sentir que le présent assiste, impuissant, au lent demain. Qu'il est tout plein d'anguilles sous roche mortes de n'avoir jamais connu un seul pique-nique de rêves. Que les rêves mènent à la réalité, qu'ils sont notre réalité.

Un pantin trop bien perché tenait dans son bec une image et trempait un à un ses doigts dans un bol de chocolat froid. Il trempait longtemps longtemps les doigts puis les mains puis les bras. Il avait très froid. Les bras surtout, un mal à la boue. Il sentait ses ongles se ronger d'eux-mêmes puis le goût du chocolat et des écailles mêlés. Il n'en pouvait plus. Il lâcha l'image.

Un plaisir jamais sorti se dit qu'à six heures trois, il ferait mieux d'y être. Il y est. Rien de nouveau pour lui. Il a lu au grand complet l'histoire de la ville sur les bras tatoués du livreur de pizza all dressed. Une rue sale d'apprivoisements hypocrites peint et repeint ses lignes blanches pour se donner une illusion de pureté. Le plaisir lui tâte l'intériorité en se demandant si tout n'est pas perdu d'avance. Une autre rue. Le kiosque à journaux a les doigts crasses de nouvelles. Ça donne faim. Cuisses d'orange sur porte de librairie autogérée. Le plaisir entre. On le connaît, on lui sourit, on... y'a **Double impression** de N.B. qui vient de sortir. Bof, lui il offre des impressions de tous genres. Peut-être que les rues comprennent, peut-être qu'elles aussi se mentent. Perdu d'avance? Uniformisons les sentiments, peignons-les en blanc et soyons content. Coeur léger sur veines étanches de conformité. Le plaisir jamais sorti rentre chez lui en se disant qu'au fond y'a rien de mieux qu'une bonne vieille pizza all dressed... extra smoked meat please.

Les défilés de mots demandent trop d'attention. On se croirait obligé d'applaudir. A l'écart, une dépression se maquille. C'est elle que je regarde. Son teint pâle ne trompe personne. Elle se fait mensonge au coeur du rêve et elle en crève. Je voudrais l'aider mais il ne me vient pas les grandes phrases de d'habitude, il me vient juste les p'tits mots de rien. C'est en plein ça qu'elle a besoin qu'elle me dit. Les lampes ne refont pas la lumière.

re, peut-être que les mots...

Elle saute des pages, elle saute des mots. Parfois, elle s'étend sur l'un d'eux, regarde autour. S'il a la peau douce, elle reste longtemps longtemps. Elle dit qu'une tendresse ne se fait jamais en passant. Elle en sait bien plus que tous les livres savants. Elle s'invente à chaque caresse.

Plus jamais la douleur, plus jamais le rouge. C'est ce qu'elle avait décidé en regardant un petit garçon tomber d'une bicyclette aux roues névrosées. Il fallait qu'elle assume maintenant, il fallait... Que d'assumations pour qui prend une décision à toutes les deux bicyclettes! Et tout ce rouge à effacer! Quoi? Renoncer au sang des autres, aux emballages écossais, aux écorchures rassurantes? Mais elle ne pouvait pas! Toutes les bicyclettes qui la possédaient l'amenaient au sol. La douleur comme unique sensation d'être groundé. Plus jamais la vie, même pas la mort. Que de l'entre-deux roues.

Quoi? Si j'écris pour passer le temps? Mon cher petit consommateur de rouleaux impériaux, quand je veux passer le temps, je me brosse les dents. Ça nettoie l'espace de vivre. Y'a plein de trous écrabouillés de mémoire là-dedans, y'a même des coins noirs de remises en question, y'a même... Se buter contre rien. Le payer cher.

Je suis belle de toi. Je jongle avec ton épaule, je la cajole et tu penses que c'est le soleil. Tu te sens toute drôle lorsque le carrousel des envies s'arrête de tourner pour que tu puisses embarquer. Tu voudrais bien mais je te fais hésiter, je veux t'attirer, te tirer vers l'autre destin. Allez viens, on va glisser doucement vers la sirène d'argile. Bien sûr, tu ne m'entends pas, on n'entend pas dans les rêves... La sirène d'argile attend que tu la casses pour réapprendre à flotter le long du liquide amniotique. Elle attend que tu te casses, que tu deviennes sirène d'argile. Tu hésites encore... Trop tard! Le carrousel recommence à tourner sans toi. Je peux maintenant t'appeler sirène et façonner tes états d'âme. Je me sens encore plus belle de toi lorsque tes états d'âme se désament... J'entre en toi, je perce tes veines de tendresse une à une, rageusement. L'encre pousse des

cris au chaud milieu de ton coeur poupée gonflable. Ça creuse, ça vide tes chairs d'amitié. Déjà, ton épaule cède. Je la caresse et tu ne sens plus rien. Victoire. Je peux t'explorer à loisir, te jouer dans le dos... Avec mes ongles taillés à même ta vie, je trace le labyrinthe parfait de la solitude. Je me sens encore plus belle de toi. Je t'ai maintenant pour moi toute seule. Allez allez, dis-moi que tu m'aimes.